



Huppert, Piccoli... casting grand luxe pour *les Lignes Wellington*. PHOTO DR

MOSTRA Des fastes chiliens de Valeria Sarmiento au choral euthanasique italien de Marco Bellocchio.

Venise entre les lignes

A trois jours du palmarès, ce n'est pas l'un des cinq films américains en compétition qui se sera adjugé le titre officiel du plus fastueux casting vénitien, mais un film franco-portugais, *les Lignes Wellington*, de Valeria Sarmiento. Veuve et monteuse de Raul Ruiz, auteure d'une demi-douzaine de films, celle-ci s'est emparée de l'ultime projet du cinéaste chilien mort il y a un an, non sans avoir achevé avant un parfait film-testament, *la Nuit d'en face*, déjà filmé comme d'un au-delà. John Malkovich, Catherine Deneuve, Isabelle Huppert, Michel Piccoli, Mária Paredes, Mathieu Amalric, Melvil Poupaud ou encore Chiara Mastroianni ont, pour l'hommage, poussé la porte de cette fresque toute en proliférations romanesques, prodigieux entrelacs de petits et grands destins pris dans l'infructueuse campagne napoléonienne de 1810 en territoire portugais.

Fourmilière. *Les Lignes Wellington* ne dérive certes pas sur les mêmes abîmes méditatifs que *les Mystères de Lisbonne* de Ruiz – qu'il évo-

que forcément – mais c'est avec une densité feuilletonnesque et une virtuosité comparables que ce film-fourmilière ricoche d'un registre à l'autre. Peinture de l'horreur de la guerre, fantaisie érotique ou satire bouffonne de la vanité déréglée des puissants, il trouve, à chaque fois que dans l'un de ses replis germe un récit, la matière renouvelée d'un enchantement.

Choral, le nouveau film de Marco Bellocchio l'est aussi, avec autrement moins d'ampleur. Le cinéaste italien s'y empare de l'affaire Eluana Englaro, Italienne restée dix-sept ans dans le coma, avant que sa famille n'obtienne le droit de la laisser mourir, qui avait ouvert en 2009 un furieux débat national et suscité quelques répliques fameuses de Berlusconi, farouchement opposé à ce que l'on «*assassine*» ainsi une personne «*encore capable de faire des bébés*». De la polémique, le film de Bellocchio choisit d'amplifier l'horizon pour mieux n'en scruter que la périphérie. Les lignes de force de l'affaire se trouvent disséminées entre

l'appartement-tombeau d'une mère momifiée dans l'attente du réveil de sa fille, elle aussi en état végétatif, les antichambres thermales du Parlement où le dossier Eluana est débattu, et les coursives d'un hôpital où un médecin s'éprend d'une jolie junkie qu'il voudrait dissuader d'en finir avec la vie.

Piano. Parmi ces silhouettes, on reconnaît quelques visages du cinéma de Marco Bellocchio, mais également Isabelle Huppert et un piano, directement prélevés chez Haneke – dont le film palmé en mai, *Amour*, aussi avec Huppert, se frottait déjà à l'euthanasie de façon autrement radicale.

Très attendu, *la Bella Addormentata* laisse un sentiment contrasté. Si quelques belles scènes s'imposent, son articulation polyphonique confine souvent le film dans le ronronnement d'une circulation édifiante d'un personnage à l'autre, et il faut à chaque fois l'un de ces tres-sautements magnifiques propres à la mise en scène de Bellocchio pour en raviver soudain le souffle.

JULIEN GESTER